

Robert Marteau

# Permeke Rothko Hockney Garouste

exposés à Paris

## PERMEKE

Constant Permeke. On peut le mettre parmi les géants. On peut le mettre parmi les génies. Il doit tout aux maîtres anciens. Il ne doit rien à personne. Il a trouvé sa voie pour dire, sans être tombé dans aucune manière. On le voit affronté à ce qui n'existe pas encore et qu'il s'évertue à faire venir et voir par la seule force du poignet qui lui vient de son effort à extraire le minerai des profondeurs. Un Flamand : un homme avec un corps, une âme, qui ne renâcle pas à la tâche, qui voit la vie violente s'en venir à lui, déborder, s'effondrer, éphémère autant que rude ; se manifester dans la chair du monde, s'y engendrer sous forme d'animaux, d'humains : hommes de labeur, femmes debout, étendues, faites pour enfanter, mais belles un instant.

Il a sa voie, son audace, son tempérament ; il suit avec attention le destin des mortels. Il va droit à la nourriture, comme il va droit à la mort. Nul corps n'est dépourvu d'âme ; nulle âme n'est dépourvue de lumière. Reconduit-il à sa façon le clair-obscur ? Il peint avec la boue ocre qu'éclairent des lanternes sourdes, où le feu couve encore, d'étoiles broyées. Il voit et peint ce que nous ne verrons plus : l'homme éternel qu'a enfanté la nature ; l'homme et sa pesanteur, entouré de ses animaux nourriciers ; l'homme à l'ouvrage été comme hiver, qui a peu de temps pour la récompense : sa femme, la chaise, la table, et les pieds posés dessous ; et, dessus, le bol de café, la cruche, le pain quotidien qu'il faut arracher durement au champ, au ciel, aux éléments, avec des outils, des instruments qu'on a faits, qui ne travaillent pas tout seuls.

## ROTHKO

Comment restituer le monde aux muses, et, par elles, à la pure musique ? tel est le projet du poète, qu'il œuvre avec les mots, les couleurs, les sons : de toute façon animé qu'il est par le Verbe qui le verticalise et qu'il vocalise. Il en est ainsi, et c'est ainsi qu'il engage sa vie en un perpétuel apprentissage, pesant son âme par le métier, et d'elle le nourrissant. Mark Rothko est devant moi plus nouveau et plus immémorial au fur et à mesure que les années passent, qui sont comme une eau qui les lustrerait, ces mêmes muses, pour les confirmer en leur nuit lumineuse – celle en laquelle nous baignons dans le même temps qu'elle nous irrigue par le sang qu'elle habite. Il en est ainsi, et c'est ainsi que nous pensons, non point penchés sur nous-mêmes, mais en tant que réceptacles des forces et figures mises en mouvement depuis l'origine dans l'univers. Par la mutité

gagnée, dans l'éloignement infini, aller encore plus près de soi, non pas par souci philosophique, plutôt par soif de sublime et fabuleux. Mark Rothko s'en va, aveugle, vers la voyance. Pareil à Tirésias, il s'apprend à marcher dans sa nuit, la nuit que lui a octroyée la divinité ou déesse de la lumière, celle que les Grecs ont nommée Pallas-Athéna, et qui se manifestait à Odysseus sous l'apparence de la chouette aux yeux pers. Quoi de plus profondément lumineux que la nuit dès qu'un grain de feu s'y allume, dès qu'en frappe le métal une note née d'une source inconnue ? Muni de son bâton ultraviolet Rothko-le-Rouge voyage dans la nuit de la Solitude (*Soledad*) infiniment renouvelée par d'invisibles soleils, certainement ceux qui puisent le feu en notre sang et font que nous vivons en dedans et au-delà de nous-mêmes : car telle est notre condition de mortels. Et Rothko dit qu'entre systole et diastole tout ce qu'il a à dire est contenu. Comment perdre de vue ce qu'on a l'intention de faire pour accéder, par le mérite, à ce que la vue même et l'intention cachaient ? On voit ce cheminement, qui est celui du pèlerin, chez le peintre Rothko.

La peinture se lève comme un soleil nocturne, sans faire jour ni faux jour, car c'est un soleil intérieur dans ce vrai monde qui est en nous et qui nous constitue, et dans lequel nous ne savons aller qu'à tâtons, ou, si nous la possédons, avec la canne de l'aveugle en écoutant la vraie musique, celle des muses, qui fut sur terre confiée aux oiseaux. Rothko n'est ni clair ni sombre, ni ceci ni cela, ni abolisseur de figures, ni abstrait ni explicatif, ni fondateur de mouvement ou d'école ; il n'élimine pas le superflu pour aller à l'essentiel, ne philosophe pas, n'est pas métaphysique, ne se penche pas sur sa psyché : il s'abolit comme font les fées et extrait de l'abîme où il n'est pas ces morceaux de toile teints qui parlent magiquement de la réalité, de la royauté, malgré tout perceptibles dans l'étoffe éphémère où se perpétue la nature humaine. Mais les dieux sont là, et Dieu, certainement : invisibles, certes, à nos yeux charnels, à notre vue intellectuelle, mais présents, presque, et presque perceptibles aux confins de la vibration qui nous atteint. Mark Rothko n'est plus dans le monde des existants : il est où il voulait être : dans la fragilité de son ouvrage autour de moi statique mais en vérité qui se meut et compose sous mes yeux à la vitesse où la lumière se change en couleur et vice versa.

## HOCKNEY

David Hockney est un peintre inventif qui feint de ne pas se poser de questions et de saisir de la vie ce qu'elle lui propose, mais en prenant soin de prendre le contre-pied de ce qui pourrait paraître insolite ; aussi le banal fait-il tout à fait son affaire ; et la commune platitude, il peut de son grain de sel la relever. Le tout est d'être différent, mais d'une façon à peine perceptible. Aussi pèse-t-il avec soin comment il peut suffisamment déranger la balance pour qu'on s'en aperçoive sans bien s'en rendre compte. Dans le tableau intitulé *Large Interior*, Los Angeles, il y a une minuscule nature morte que constitue sur une pâte mauve un amas de rouge, un autre de vert contre de la prune que relèvent quelques touches tactiles de jaune et vert clair dont l'ombre donne une sorte d'outremer. Il y a cette chaise du jardin du Luxembourg qui est véritablement un poème plastique qui parle à l'inconnu, et la chaise de Gauguin m'enchante à cause du personnage absent dont le peintre l'a faite : elle s'accomplit par la seule sonorité des rouges et des verts où vient battre l'ultraviolet ; et celle de Van Gogh, parce qu'elle ressemble à ce qu'en a fait la littérature, flambant neuve, s'impose au regard, témoigne en riche héri-

tière pour le pauvre disparu. Après ? Eh bien, ce sont les beaux plis fortement colorés de la Garroby Hill où toute la règle de Gauguin a été mise en pratique pour le bonheur de nous tous, admettons-le, qui ne rechignerons pas à courir les vagues vives du Yorkshire où les récoltes promettent de beaux tubes de couleur.

## GAROUSTE

On ne peut pas dire que ce soient des peintures avec lesquelles il fasse bon vivre. Parmi les mille et une lectures possibles du Quichotte, en voilà une qui a l'avantage de n'être pas du tout littéraire, mais de se réaliser totalement en peinture. Ce qui sort du livre se métamorphose sous nos yeux sans qu'on ait à passer par l'illustration. Le livre, par la magie du peintre, engendre dans la couleur des formes que nous pourrions ignorer qu'il contenait. Le bonheur de voir insensiblement nous envahit et cela pour la seule raison qui soit : la présence de la peinture. Une jubilation s'empare du spectateur à seulement contempler ou scruter la texture qu'ont laissée sur la toile la main et le pinceau. On songe que le livre est un songe sans que pour autant nous soyons face à de la fantasmagorie, à de la fiction, à du rêve exprimé en images de couleurs. Garouste aurait pu tomber dans l'onirisme, ou la dérision, ou l'ironie. Il échappe à tous les pièges, et quasiment les désigne comme par allusion. C'est une œuvre magique que la sienne, et qui répond magiquement à la magie continuellement renouvelée dans l'œuvre de Cervantès. Pour ma part, je suis content de constater qu'il peut encore aujourd'hui y avoir quelqu'un de renom qui mérite sa renommée. Garouste n'a pas une connaissance cérébrale de la peinture, mais pratique, immédiate, directe. L'instinct joue. Les figures sortent de la couleur inspirée par le geste, lui-même tiré par les couleurs, qui l'attirent, le tirent, l'étirent. On entend la musique que font ces accords, ces discords, ces éclaboussures prises en main au dernier instant : ces bleus, ces blancs, ces ors, ces boues, le tout haché, battu, monté, gouverné, déposé, étiré. Oui, c'est un enchantement, comme le *caballero de la Mancha*, ou chevalier de la Tache, en nous se perpétue par l'enchantement qui le possède, sans en faire pour autant un possédé, mais tout au contraire une haute et sainte figure d'un royaume qui n'est pas de ce monde. Et le tragique n'est pas absent de l'*opera buffa* que nous offre Garouste, car c'est d'un pinceau émerveillé autant qu'aventureux qu'il se met dans le parcours de l'hidalgo ingenioso, soit sans mal au royaume du malin.